



IMMERSION AU CALM

Chronique d'une aventure en lieu singulier où les femmes revendiquent le choix d'accoucher où elles veulent et comme elles veulent ... sans prendre de risque.

Ces chroniques ont été publiées en 2016 sur la plateforme Le Cabinet de Curiosité Féminine initiée par Alexia Bacouel et Camille Emmanuelle.

Isabelle Fruchart est comédienne, auteure et maman depuis deux ans. Pour écrire sa prochaine pièce, elle s'installe en résidence de janvier à mai, dans l'unique maison de naissance à Paris, le CALM (Comme A La Maison). Au Cabinet de Curiosité Féminine, nous avons eu un coup de cœur pour ce projet et cette artiste engagée. Nous avons voulu suivre Isabelle dans son immersion.

EPISODE 1 - JANVIER

Accoucher Comme A La Maison : premiers pas P. 2

EPISODE 2 - FEVRIER

Les sages-femmes et les réalités P. 5

EPISODE 3 - MARS

La douleur P. 9

EPISODE 4 - AVRIL

Quoi de plus sexuel P. 13

EPISODE 5 – MAI

Le père P. 17

EPISODE 6 – JUIN

Tourner la page P. 21

EPISODE 1- JANVIER

Accoucher Comme A La Maison : premiers pas.

Je suis installée à la grande table du living. Je lis des romans, prends des notes sur les scènes qui parlent d'accouchement et réfléchis sur la façon dont la littérature conditionne nos esprits. Arrive une jeune femme avec son bébé de deux mois à peine. Puis une deuxième, encore une autre. Elles sont cinq à s'installer avec leurs bébés dans les canapés. Deux femmes sortent de la pièce adjacente. Très enceintes. Le rose sur leurs joues indique que c'est la fin du cours de yoga pré-natal. Les jeunes mamans leur confient leurs bébés, et les femmes enceintes s'en occupent pendant le cours de yoga post-natal. Parfois, quand un bébé pleure fort, la prof vient le chercher pour qu'il rejoigne sa mère sur un tapis de yoga.

Je retourne à mes livres en songeant que je n'ai jamais vécu ce genre d'ambiance et de partage entre femmes et que ça m'a l'air beaucoup plus qu'un simple moment de convivialité : elles se soutiennent, elles sont les maillons de la grande chaîne des femmes de l'histoire de l'humanité. J'écris. Je suis attirée par le bruit d'un corps qui s'effondre dans un canapé.

Une jeune femme dont je n'aperçois pas le ventre, raconte qu'un échographe "vraiment pas sympa en plus" vient de lui prescrire une amniocentèse, ça lui fait peur, elle pleure.

- Pourquoi à la place, tu ne fais pas la prise de sang ? lui demande une des femmes très enceintes.

- 150 euros, c'est trop cher.

Quoi répondre à ça.

Sa sage-femme la reçoit entre deux consultations.

Je replonge dans mon livre.

Quand j'étais enceinte, ce qui m'a frappée, c'était mon ignorance.

J'étais incapable de dessiner un placenta, j'ignorais le rôle des hormones. J'étais allée à l'école, à l'université, j'avais accès aux livres, à internet, et je ne savais rien de ce qui se passerait dans mon corps au moment d'accoucher.

Sans même parler d'accoucher, j'étais une femme qui avait eu ses règles chaque mois, et si j'avais de vagues notions d'anatomie, qui faisaient de moi une femme moderne, quelle curiosité avais-je de mon propre corps ?

J'avais de l'accouchement une image obscure, où dans le meilleur des cas, la femme échouée sur une table comme une baleine sous les néons, se laissait faire par un médecin, cuisses ouvertes, anesthésiée.

Une image finalement, de la passivité : "Allongez-vous madame, laissez-vous faire et taisez-vous, vous êtes bien incapable de le faire par vous-même". Image alimentée par les récits dramatiques véhiculés dans ma famille, où le corps médical, disons-le franchement, maltraitait les femmes.

J'écris. Je lève la tête.

Une femme, penchée en avant, prend appui contre un mur. Elle expire lentement, sourcils froncés. Son ventre est énorme. Quand elle se redresse, ses traits sont tirés. Entre deux expirations elle vérifie son téléphone et guette la porte d'entrée. A la sage-femme qui lui propose de lui faire une bouillotte, elle répond *volontiers* en prenant une voix haut perchée qui veut montrer que tout va bien.

Je replonge dans mon livre. J'ai tout juste le temps de penser que c'est la première fois que je vois devant moi une femme sur le point d'accoucher, j'entends un Ah de soulagement, je relève la tête, un homme est là, bien peigné, portant des sacs.

Je baisse les yeux. Je n'ose pas les regarder, je ne voudrais pas qu'ils se sentent épiés.

L'homme demande où il doit poser les sacs, d'un ton placide dans lequel je projette qu'il dissimule son anxiété, et ils ont déjà disparu, enfermés dans une chambre.

J'imagine qu'ils vont y passer la soirée. Peut-être la nuit.

J'imagine que la femme est au début de son travail, elle a l'air si tranquille.

On dirait qu'elle *sait*. Elle semble avisée, préparée à accueillir tout ce qui pourrait arriver. Ça émane d'elle. C'est une femme sans âge.

Pour ma part, comme toutes les femmes de plus de 35 ans, on m'avait cataloguée dans les "les grossesses à risque", on me disait qu'il me fallait une maternité "de type 3", où l'attirail médical est prêt à réagir.

D'instinct, j'ai senti que c'était une erreur. Il était hors de question que je me laisse embobiner par les mots "risques" et "problèmes".

Surveiller ma grossesse, oui. Faire les prises de sang, les échographies, oui.

Mais si tout allait bien (c'est le cas de 85% des grossesses en France) je ne courais pas plus de risque qu'en traversant la rue. Vivre, c'est risqué. Je refuse que la peur me tienne sous sa coupe et m'incite à faire tout ce qu'on me dira sans penser par moi-même.

On préfère le milieu hospitalier parce qu'il nous rassure ?

On s'en remet à lui parce que les médecins sont sensés tout savoir et nous non ?

Mais qu'est-ce qui m'empêche de savoir comment fonctionne mon corps ? Qu'est-ce qui me retient de gagner en autonomie ?

J'ignorais tout de la physiologie mais j'ignorais aussi qu'il existe des alternatives à l'accouchement à l'hôpital ou en maternité.

Et quand j'ai entendu parler pour la première fois du CALM, j'avais déjà accouché.

Le CALM, Comme A La Maison, est l'unique maison de naissance à Paris.

C'est un lieu où l'on accouche avec l'aide d'une sage-femme, sans médecin, dès lors que la grossesse est *physiologique* (sans pathologie).

Une maison de naissance est obligatoirement reliée à une maternité, ce qui permet un transfert au moindre souci.

C'est le cas du CALM, situé au rez-de-chaussée de la maternité des Bluets.

La grossesse est suivie de près, comme à l'hôpital, à la différence que c'est la même sage-femme qui suit la mère (ou le couple) depuis la grossesse jusqu'au *post-partum* (après l'accouchement) et que les rendez-vous durent trois fois plus longtemps qu'une visite classique chez le gynécologue. On prend le temps. Et on informe, sur la physiologie notamment.

Le CALM est meublé comme un appartement : une pièce à vivre, une cuisine, des bureaux de consultation, et des chambres. Meublées comme des chambres. Comme A La Maison.

Je lève la tête. Une sage-femme revient du couloir.

Ce n'est pas elle qui accompagne le couple enfermé dans la chambre mais je lui demande quand-même :

- Alors ?

Elle répond qu'ils sont montés.

Montés, ça veut dire *montés en salle de naissance*, à la maternité.

A la tête qu'elle fait, je comprends que ce n'est pas à cause d'un problème.

- Déjà ?

Je suis sciée par la rapidité de l'évènement.

- C'est son deuxième, dit la sage-femme.

Son deuxième ? Oui mais quand-même ...

La femme est montée pour *expulser* au quatrième étage.

Parfois, certaines n'ont pas le temps et donnent la vie au rez-de-chaussée, mais officiellement, il est interdit d'*expulser* au CALM.

Parce que les maisons de naissance, répandues au Japon et dans une douzaine de pays européens, ne sont pas encore légalisées en France.

Pourtant, après douze années de combat, un décret a été dernièrement voté, autorisant leur expérimentation pendant cinq ans, au terme desquels sera décidé leur statut définitif.

Le CALM a été officiellement choisi pour participer à cette expérimentation, qui va commencer d'ici peu.

Courant mars au plus tard, des bébés pourront naître dans les chambres du CALM, à quelques pas de la grande table du living où je suis installée, entre le linge qui sèche et les piles de romans.

Les mamans ont fini leur yoga et repris leurs bébés. Les femmes très enceintes, qui ont encore du temps, m'empruntent un ou deux romans pour m'en faire un compte rendu la semaine prochaine (qu'elles soient remerciées sur sept générations car j'en ai 80 à lire).

Je suis seule dans le living. Pas envie de partir.

EPISODE 2- FEVRIER

Les sages-femmes et les réalités

Aujourd'hui tout est calme, je déjeune seule à la table du living.
Eva me rejoint et je pousse mes livres pour lui faire une place.

Eva s'appelle Eva à cause d'une mise en abîme. Ses parents ont lu le roman d'Isabel Allende qui commence par cette phrase : "Je m'appelle Eva, qui veut dire vie d'après un livre que consulta ma mère pour me choisir un nom". Je n'ai pas encore lu la suite, il fait 300 pages et contient il paraît, un récit d'accouchement. *

- Ca avance, ta recherche ?

Depuis un mois, les sages-femmes du CALM me voient lire et prendre des notes. Moi, je les vois vivre, arriver la tête défaite après un accouchement de nuit, enchaîner les consultations, partir en fin d'après-midi pour une visite à domicile. Et elles trouvent encore l'énergie de me demander comment avance ma recherche. Elles trouvent le temps de participer aux ateliers d'écriture, de lire pour moi des romans où elles annotent les passages qui parlent d'accouchement, ou de répondre à mes questions sur la physiologie. A leur contact, mes lectures sont devenues une affaire d'importance, mon exploration une nécessité. Pour la première fois, lire un roman devient crucial. Ca me stimule au maximum devant l'ampleur de la tâche : tirer le fil et dépêtrer les points de vue sur l'accouchement, de ces 103 romans épluchés en trois mois, pour en extraire une pensée présentable. Et rendre le manuscrit dans un mois.
**

Je lui dis que ce qui me frappe dans les romans contemporains- où la scène qui m'intéresse se déroule systématiquement en milieu hospitalier- c'est qu'aucun ne mentionne une sage-femme inspirant confiance. Elles sont toutes dépeintes comme aphasiques, antipathiques, voire à baffer.

Le visage d'Eva s'assombrit.

- L'hôpital, ça t'essore. Ca n'excuse pas qu'on devienne désagréable mais c'est impossible de faire ton métier.

Tu cours, de mamans en bébés, de joies énormes en problèmes à annoncer, plus la paperasse à remplir, tu es pressurée, tu n'as pas le temps de parler, donc les femmes tu ne leur dis pas ce qui se passe, tu les emmènes au bloc sans leur expliquer, tu ne peux pas gérer tes émotions et celles des autres, donc tu te fermes, tu es obligée.

Moi aussi par moments j'ai senti que j'accompagnais mal certaines femmes parce que je ne pouvais pas faire mieux.

Ca m'est arrivé de partir à 7h, rentrer à 20h et réaliser que je n'avais pas fait pipi depuis mon réveil à 5h du matin.

Plus la structure hospitalière est grande et plus tu es dans le rendement : maximum de naissances, minimum de moyens. Tu deviens un robot. C'est pour ça que travailler ici c'est un luxe.

Certaines femmes ayant accouché au CALM racontent que la sage-femme est tout le temps là, pas forcément dans la pièce, pour respecter l'intimité, mais toujours à l'écoute. De temps à autres elle vient écouter le coeur du bébé avec un doppler foetal, petit appareil beaucoup plus mobile que le monitoring.

Le monitoring systématique, qui impose à l'oreille les battements de coeur du bébé en continu - quoiqu'on peut couper le son- et une mobilité réduite, est un facteur de stress mais à l'hôpital c'est une nécessité puisque la sage-femme suit plusieurs accouchements simultanés. Le rythme cardiaque est retransmis en la salle de garde, elle surveille à distance.

Au CALM, pas de TV, comme on dit à l'hôpital pour '*Toucher Vaginal*'.

Parfois, si la femme tient à savoir à combien son col est ouvert, la sage-femme lui retourne la question : "A ton avis ? Visualise et dis-moi."

Elle, c'est au son de la voix qu'elle sait où en est le col. Au son de la voix elle reconnaît si le moment de l'expulsion est arrivé.

Rien de comparable avec l'hôpital où dans certains cas, le médecin pratique un TV sans dire bonjour ou même prévenir. Sans parler du scandale des TV pratiqués par les internes sur les patientes endormies au bloc, pour s'entraîner. Obligeant Marisol Touraine à intervenir. ***

- Pour un accouchement réussi, la clef c'est le temps, dit Eva. A l'hôpital tu n'as pas le temps. C'est pour ça que je suis partie. Le problème c'est le système. Pas les individus.

Evitons bien sûr les généralités. Mais combien de sages-femmes sont restées, subissant un système qui ne leur convient pas et auquel elles se sont accommodées, taisant *la petite voix*, parce qu'il faut bien gagner sa croûte et que quand on a une famille à charge on ne peut pas se permettre de.

Eva, elle, a choisi de partir. Tout de suite. Elle est toute jeune. C'est la benjamine du CALM.

La porte s'ouvre sur Leïla.

Eva fredonne aussitôt un *Joyeux anniversaire* que je reprends à l'unisson.

Les yeux de Leïla brillent. Eva cherche dans le frigo une bouteille pour trinquer.

- On ne doit pas boire souvent, j'imagine, quand on est sage-femme ?

- Maintenant je m'autorise un verre de temps en temps. Si j'ai un accouchement ça me détend. Mais un seul verre, hein, ne va pas croire ...

Puis avisant la pile de livres :

- Qu'est-ce que tu lis ?

Elle aussi elle s'intéresse.

En ce moment, je ne lis pas un roman, mais le témoignage d'une sage-femme qui travaille auprès de femmes qui n'ont pas le droit d'avoir une contraception, qui se font violer le soir de leurs noces, qui vivent sous la coupe du patriarcat, aujourd'hui, à Paris, dans le quartier de la Goutte d'or. Certaines sont enfermées à clefs chez elles, n'ont pas le droit de prendre rendez-vous chez le gynéco et profitent d'un rendez-vous à la PMI avec leur enfant pour se faire prescrire une plaquette de pilule qu'elles cacheront sous une latte de parquet. La sage-femme parle aussi des séances de prévention qu'elle organise au planning familial, auprès des lycéens.

- Je sais. Je connais. Je l'ai vécu, dit Leïla.

Dans mon pays, l'hôpital était dans une enclave salafiste. La nuit, quand une femme venait accoucher, on n'osait pas ouvrir, on ne savait jamais si ce serait des hommes armés pour nous égorger.

Il y avait des femmes qui avaient sept enfants, elles étaient épuisées, mais n'avaient pas le droit d'avoir une contraception. Je leur mettais un stérilet.

Il y avait des jeunes filles, enceintes.

Une fois j'ai reçu la fille d'un ministre. Elle disait "Si mon père l'apprend il me tue". Elle se bandait le ventre. On avait organisé l'accouchement. Elle est arrivée le soir, elle a accouché, j'ai tout de suite appelé la famille qui était désireuse d'adopter cet enfant. Dès qu'il est arrivé, je l'ai emporté, pour pas que la jeune fille le voit. Au petit matin le père est venu chercher l'enfant et il l'a déclaré sur son livret de famille. C'était un faux papier mais je ne voulais pas prendre le risque de placer l'enfant en pouponnière car à l'époque, en pouponnière, les trois-quarts mouraient. La jeune fille est rentrée chez elle pour être dans son lit quand on viendrait la réveiller, comme tous les matins. On lui avait bandé les seins. Personne ne savait. Même pas son copain. Quelques semaines plus tard elle est venue : elle voulait voir l'enfant. Pas l'emporter. Juste le voir. Ce n'est pas possible, je lui disais. Elle a insisté plusieurs fois et puis elle n'est jamais revenue.

J'ai pratiqué des IVG, je donnais des contraceptifs. A l'insu des maris.

J'ai toujours été du côté des femmes.

Un jour les salafistes m'ont menacée de mort. Alors j'ai fui en France. Seule. Mon mari est resté au pays avec nos trois enfants. Je ne les ai pas vus pendant trois ans.

A Paris, mon diplôme n'était pas reconnu. J'ai dû tout recommencer. Et c'est ça que j'ai trouvé le plus dur : le mépris. Je n'étais rien.

Aujourd'hui, tout a changé. Avec mon diplôme, j'ai la reconnaissance.

J'ai travaillé à l'hôpital mais j'ai aussi voulu faire le service des PMA et le service des IVG. Côté les deux extrêmes : *Je ne veux pas d'enfant* et *Je veux un enfant à tout prix*. En PMA souvent les femmes sont agressives. On sous-entend que leur corps n'y arrive pas, elles ont quelque chose à prouver. En IVG, elles sont souvent très jeunes et seules.

On se dit *Quoi ! Cinq IVG, à son âge ? La contraception c'est pas fait pour les chiens !* On a vite fait de juger. Mais chacune est un cas particulier, avec une histoire.

Maintenant, quand je reçois une femme qui a vécu une IVG ou une PMA, je comprends mieux à qui j'ai à faire.

Ici aussi certaines souffrent de vaginisme, on ne peut pas y mettre un doigt, elles ont fait un enfant en se frottant, puis l'homme éjacule à l'entrée, ça se fait comme ça. Je les prépare à accoucher, et elles y arrivent, par voie basse. Comme quoi, tout est dans la tête. Ensuite elles peuvent avoir un rapport sexuel.

J'ai reçu une femme qui était excisée. Je me disais Mais qu'est-ce qu'on lui a fait ! Elle aussi elle a pu accoucher par voie basse. Grâce à la péridurale. Comme une réconciliation.

C'est sûr que pour moi, travailler au CALM c'est le luxe.

Certaines femmes qui ont accouché sans problème m'appellent pour me dire "Leïla, le bébé tête, il fait ses nuits, le grand frère est content, mon mari s'occupe de moi, tout va bien, ce n'est pas normal." Elles sont inquiètes. Comme s'il fallait absolument un drame.

Mais quand tu as connu le drame, quand on t'a menacée de mort, tu ne peux plus voir la vie comme ça.

Je ne supporte pas l'injustice c'est plus fort que moi.

Elle s'arrête.

- Je ne sais pas pourquoi je te raconte ça. Je n'ai pas parlé de mon pays depuis longtemps.

- Peut-être parce que c'est ton anniversaire ?

Ou parce que Leïla désigne la nuit qui descend, le secret.

Nous trinquons avec le seul alcool dégoté au frigo : un cidre doux.

- On devrait toujours avoir une bouteille de champagne au frigo, dit Eva.

J'approuve et leur promets dorénavant d'y veiller personnellement.

notes

* *Eva Luna*, Isabel Allende, Fayard, 1988.

** *Raconter l'enfancement*, à paraître aux éditions Emoticourt

*** <http://marieaccouchela.blog.lemonde.fr/2015/10/27/marisol-touraine-reagit-enfin-au-scandale-des-touchers-vaginaux-sur-patientes-endormies-au-bloc-operatoire/#more-700>

**** *Femmes des quartiers*, Ghislaine Kalman, L'artilleur, 2014.

EPISODE 3- MARS

LA DOULEUR

A cause du plan vigipirate, on ne peut plus entrer au CALM directement. On doit passer par les Bluets. En traversant le hall, je passe tous les jours devant la tête en bois sculpté du docteur Fernand Lamaze. Et tous les jours je me promets de mieux me renseigner sur ce bonhomme mystérieux.

Mais ce mois-ci, je devais rendre mon manuscrit et n'ai plus parlé à personne. J'écrivais au CALM, isolée dans ma bulle à la grande table du living, ou dans un des cabinets de consultation. Parfois les sages-femmes mangeaient dans le bureau pour ne pas me déranger. J'étais devenue infréquentable.

Comment l'accouchement est-il raconté dans les romans ? Quel récit me donnerait envie d'accoucher ? Pourquoi faudrait-il que la littérature m'en dégoûte ?

En synthétisant une centaine de romans, j'avais l'impression de devoir passer dans un goulot d'étranglement, un passage étroit, qui ressemblait étrangement à une naissance.

Et au fond, l'angoisse de ne pas y arriver. Comme quand je suis née, coincée dans le cordon, obligée qu'on vienne me chercher.

Enceinte, j'ai voulu vivre la traversée dont j'avais été privée. La rendre possible. Et tout sentir. J'imaginai que *tout sentir* était la clef pour réécrire l'histoire et dire "oui je l'ai fait".

Mais la douleur ne risquait-elle pas de me rendre folle ? On meurt bien d'amour. Pouvait-on mourir de douleur ?

A la réunion d'information sur la péridurale, l'anesthésiste racontait comment on la pose, comment on la dose, faisait passer entre nos mains la grosse aiguille miracle, osait affirmer que s'il était une femme il n'hésiterait pas une seconde, mais de notre capacité à supporter la douleur, il n'était pas question.

Avec qui en parler ?

La gynécologue qui nous recevait à la chaîne, toutes les vingt minutes ?

La douleur était tabou.

Comme si vouloir s'y colleter, n'avait pas de sens. Comme si c'était du masochisme. Ou un relan de dolorisme chrétien. Comme si c'était louche, dépassé. Comme si, au nom de toutes les femmes qui avaient souffert en accouchant depuis la nuit des temps, il fallait dire stop et ne plus la sentir.

Tu as mal ? Tiens prends ça. Ca va passer.

La péridurale est un progrès, n'enfonçons pas une porte ouverte.

Mais la façon dont elle est proposée, systématique, sans réflexion, *allongez-vous laissez-vous faire*, en est-il un ?

Sans parler des cas de sadisme, pas si isolés : "Vous êtes sûre que vous n'en voulez pas ? Je vous préviens, d'ici quelques heures la douleur aura triplé, vous ne viendrez pas vous plaindre !"

Le vrai progrès n'est-il pas d'avoir le choix ?

Et pour un choix éclairé, il faut de la lumière.

Enceinte de sept mois, j'ai rencontré une doula *, qui m'a fait lire le livre de Maïti Trélaün **. Une image m'a portée : si accoucher est comparable à descendre un torrent à la nage, il y a deux solutions. Soit tenir la main de quelqu'un qui longe la rive et risquer de se manger les branches du bas-côté en glissant sur les pierres, soit lâcher la main, se laisser porter par le courant, prendre le risque d'être malmenée contre les rochers, mais faire confiance à sa capacité à flotter, tout en étant surveillée par la personne sur la berge, prête à plonger.

Quelqu'un sur la berge. Sans péridurale, c'est une nécessité.

Mais à l'hôpital, une sage-femme qui gère en même temps plusieurs accouchements, même de bonne volonté, n'a pas le temps. Il faut créer soi-même sa bulle de protection.

Dans l'ouverture. Toujours.

Car avant d'arriver à la mer, on ne sait jamais ce que réserve le torrent, et mieux vaut l'accueillir, l'accepter. Quoi qu'il arrive, ça ne sera ni bien ni mal, mais la vie, telle qu'elle est.

D'ailleurs, la sentence biblique n'est peut-être pas si réductrice qu'on veut le croire. Au commencement du monde, raconte le mythe, le jardin d'Eden est le jardin de l'état fusionnel. En mangeant le fruit de l'arbre, l'homme et la femme accèdent à la conscience de leur mortalité. En donnant la vie, la femme donnera aussi la mort. C'est de cette douleur aussi dont il est question. Le chagrin de la séparation, la perte de la fusion avec l'utérus-paradis. La douleur va bien au-delà de celle des contractions.

Je me souviens avoir lu que le pape Pie XII avait créé la surprise, à l'époque, en prenant position en faveur de l'Accouchement Sans Douleur. Il avait déclaré que la méthode était "irréprochable du point de vue moral".

La douleur physique n'était-elle donc pas une obligation ? Sorte de rançon, communément admise, du "pêché" commis par la première femme, ou du plaisir éprouvé pendant l'acte sexuel, pour "mériter son bébé" ?

On pouvait se mettre à penser autrement ?

"L'Accouchement Sans Douleur", qu'est-ce au juste ?

Le moment est venu de m'intéresser à Fernand Lamaze.

La méthode trouve sa source chez le physiologiste Pavlov, qui découvrit l'action du langage sur le cerveau. A sa suite, le professeur Nikolaïev démontra qu'on pouvait, par le langage, déconditionner le cerveau de ses visions négatives sur l'accouchement.

En 1951 lors d'une mission médicale en URSS, le docteur Lamaze assiste à un accouchement "naturel sans douleur". Il en est bouleversé. Pas de crispation, pas d'angoisse, pas de cri. La femme pousse "sans aucune aide, dans un calme absolu."

Il n'a plus dès lors qu'une idée en tête : "transplanter cela en France". Et pour commencer, aux Bluets, la maternité des métallurgistes, qu'il dirige à Paris.

À son retour, il met au point, avec le docteur Vellay, la fameuse "méthode".

Pour la première fois, après les sages-femmes, on enseigne l'anatomie et la physiologie aux femmes. Elles apprennent aussi à se détendre, à respirer, tout cela dans le but de transformer la perception de la douleur dans le cerveau. Autre révolution, le mari est convié.

Le jour J, on favorise les principes déclinés plus tard par Michel Odent*** : diminution de l'activité du néo-cortex et suppression des choses qui stressent.

Soutenue par l'Union des Syndicats des métallurgistes de la Seine, qui finance la maternité des

Bluets, ainsi que par la CGT, l'Union des femmes françaises et le PCF, la méthode attire pourtant aussi bien l'ouvrière que la bourgeoise ou l'intello.

Dès 1952, la méthode obtient 92 % de réussite et le taux de césariennes chute.

Dès 1956, les séances de préparation à l'ASD sont remboursées.

En 1963, quelque 3 000 médecins et sages-femmes auront suivi une formation à l'ASD aux Bluets, devenu "lieu pionnier pour les femmes".

Au cours des années 70-80, l'accompagnement est de plus en plus personnalisé, des groupes de parole sont mis en place.

Aujourd'hui, certains principes de l'ASD, sans être désignés comme tels, sont toujours enseignés dans les écoles de sages-femmes (contrairement aux médecins qui apprennent seulement à gérer la pathologie) et l'équipe des Bluets se targue de prolonger "l'approche inédite des promoteurs de l'ASD", visant la "naissance respectueuse", tout en "intégrant les progrès d'aujourd'hui."

Tout en affichant un taux de péridurales de 82%, contre une moyenne nationale de 77%.

Où est la logique ?

Comme dit Muriel Bonnet Del Valle, ****"le prosélytisme et l'attitude rigide de certains Lamaziens font oublier le droit à la différence". Celles qui "n'y arrivent pas " connaissent la honte et la colère, puis le désarroi, qui entraîne une méfiance qui mènera la méthode à l'échec, "sous les regards complaisants des partisans de la technique à tout prix."

Inconvénient des chapelles, quelles qu'elles soient.

Il suffit de voir *Le cas du docteur Laurent*****, où Jean Gabin joue un médecin de campagne qui fait triompher l'ASD dans son village, pour être saisi par le paternalisme avec lequel le médecin dirige la femme comme un pantin. L'étape suivante ne serait-elle pas de lui faire confiance, et lui donner les moyens de se faire elle-même confiance pour agir seule, en osmose avec son corps ?

Comme si militer pour le bien-être de la femme était encore une occasion de la mettre sous cloche. Comme si on voulait lui reconditionner le cerveau sans lui demander son avis.

Domage car la méthode était en tous points pertinente.

La péridurale, qui l'a détrônée, a le même travers : évident progrès, mais façon de plus de river la femme à la passivité.

Inversement, j'ai rencontré plusieurs femmes élevées dans un esprit baba cool, à qui on avait dit *Mais non ça ne fait pas mal* et qui ont été pétrifiées par l'intensité des contractions. Elles ne s'y attendaient pas.

Redouter les contractions, augmente la douleur. Se laisser surprendre, aussi.

Ne reste plus qu'à accueillir les méandres du vivant ...

Pour ma part, j'ai sauté dans le torrent et j'ai lâché la main. Dans la pénombre et en musique, je suis entrée dedans comme dans une partition. En poussant des sons issus des entrailles du magma de la terre. J'avais mal mais je ne souffrais pas. L'épreuve était à ma mesure. J'ai éprouvé mon territoire et la nouvelle circonférence de mes limites. Comme un alpiniste ou un navigateur. Mon corps est devenu arche d'alliance. Ma confiance en la vie s'est démultipliée.

J'ai rendu mon manuscrit hier.

Je vais redevenir fréquentable.

Quand je passerai devant la tête en bois sculpté du docteur Fernand Lamaze, "Salut à toi, je lui dirai. Tu as démontré le pouvoir de la pensée et du conditionnement, tu as été pionnier de ce

qu'on appelle aujourd'hui la pensée positive, *je suis ce que je pense*- d'ailleurs je me demande si souffrir ce n'est pas "avoir mal d'avoir mal"-, ta pensée laisse entendre qu'*on ne peut rien contre la volonté d'un Homme* avec H majuscule, et tu me donnes raison de croire que les femmes ont un pouvoir et une puissance qui ne demandent qu'à exister.
Pour tout ça, merci Fernand."

* Une doula est une accompagnatrice à la naissance, "esclave" de la femme, au sens étymologique. Elle agit selon les besoins, pendant la grossesse, l'accouchement et le post-partum.

** Maitie Trélaün, *J'accouche bientôt, que faire de la douleur*, éd. Le souffle d'or, 2012

*** Michel Odent, *Le bébé est un mammifère*, éd. L'instant présent, 2011

**** Muriel Bonnet Del Valle, *La naissance, un voyage*, éd L'instant présent, 2000, p. 71

***** *Le cas du docteur Laurent*, film de Jean-Paul Le Channois, 1957 (Attention, contenu explicite) : <https://www.youtube.com/watch?v=OVm9DbUdYN4>

EPISODE 4- AVRIL

QUOI DE PLUS SEXUEL

Ce soir je termine de corriger mon essai. *

Je coupe certaines citations, en allonge d'autres, et vérifie la bibliographie.

Plaisir de fouiller dans la matière des textes.

Plaisir de manier, ouvrir et renifler encore une fois les livres, étalés sur la table.

Il est sept heures du soir, j'y suis depuis midi.

Surgit Marjolaine, joyeuse et excitée comme une enfant.

« J'ai rendez-vous avec Elsa. »

Je me souviens avoir vu une Elsa dans l'après midi, sur le canapé, le corps plein et las, saturé d'hormones.

La porte s'ouvre et je la reconnais. Elle a le visage délavé d'une vitre après la pluie. S'assied directement dans un fauteuil. Souffle profondément.

Je cherche ses yeux pour lui sourire, lui signifier bêtement ma connivence de femme et l'assurer que je serai discrète, mais son regard est incurvé.

Entre le papa tirant la valise. Il regarde sa femme. Mais dans le fauteuil, seul un corps est assis. L'esprit s'est échappé.

Personne ne dit un mot.

Le papa se présente, il s'appelle Bruno.

Je retourne à mon livre, incapable pourtant de retrouver ma page.

Je suis en présence de l'extraordinaire. A deux mètres de moi un corps va s'ouvrir et de toute sa puissance expulser l'univers. Et je dois rendre mes corrections.

Elsa et Bruno choisissent une chambre. Marjolaine les installe.

Soudain je comprends son excitation : nous sommes le 8 avril. Or depuis le 1er avril, début de l'expérimentation du Calm, les femmes n'ont plus besoin de monter en salle de naissance des Bluets pour mettre au monde leur bébé. Ils ont le droit de naître entre les murs du Calm. **

Chez moi aussi la tension monte.

J'essaie de me concentrer sur les numéros de page et les années d'édition.

Il est 21 heures.

Marjolaine va et vient entre la chambre et la cuisine. Assise à côté de moi, elle remplit le dossier de suivi de la naissance et je me retiens de poser des questions. J'aimerais tellement savoir comment se sent Elsa, si le travail avance, mais je dois respecter le secret professionnel.

Elsa est dans la première chambre à l'entrée du couloir.

Pourtant je n'entends aucun bruit.

Pendant mon accouchement, lâcher des sons me soulageait.

Dès qu'ils passaient dans les aigus je sentais que je me crispais.

Plus ils étaient graves, plus mon corps s'ouvrait.

J'ai appris depuis dans le livre de Sophie Adriansen *** que les sons de la voix activent la production d'ocytocine. Raison pour laquelle un enfant stressé serait consolé par la seule voix de sa mère, qui agirait sur lui comme un contact physique.

Comment fait Elsa pour traverser les contractions dans le silence ?

Intriguée, je me lève. Seule devant la porte du couloir, je tends l'oreille. Mais rien.

J'aimerais connaître son secret.

Je l'imagine poussant des sons d'infrabasse, ces sons tellement bas qu'on ne les entend pas et que seul le corps les perçoit.

Je me sens tout à coup intrusive, comme si j'espionnais un couple en train de faire l'amour.

Je retourne m'asseoir.

Je pense à mon père, qui a toujours dit qu'il aurait voulu être médecin accoucheur. « Le plus beau métier du monde. »

Et je me souviens que dans ma tête d'enfant, ça me dérangeait, d'imaginer mon père devant des sexes de femmes.

On accouche par le sexe. On jouit par le sexe.

Et dans un cas comme dans l'autre, on produit les mêmes hormones. De l'ocytocine, celle qui fabrique « l'attachement », et de l'endomorphine, celle qui fait planer.

Pourtant, communément, plaisir et accouchement paraissent contradictoires.

Qui parle du plaisir d'accoucher ?

Selon Ina May Gaskin, il n'est pas étonnant que la dimension sexuelle de l'accouchement ait été gommée. ****

Jusqu'au 17^e siècle, raconte t-elle dans son *Guide de la naissance naturelle*, les femmes accouchaient en compagnie exclusivement féminine. Pour se faire accepter, les médecins durent minimiser l'aspect sexuel. Et peu à peu, ce déni fut institutionnalisé.

Or, non seulement la sexualité est au cœur de la reproduction depuis la conception, mais l'ignorer pendant l'accouchement risque d'entraver son déroulement. Inversement, la respecter peut produire des miracles.

Ina May Gaskin rapporte le cas d'un jeune couple suivi par un certain docteur Curtis, sensible à l'approche physiologique, aux États-Unis, fin des années 70. La jeune femme souhaite accoucher dans la salle « nature » de l'hôpital mais son travail est inefficace. La sage-femme lui propose une injection d'ocytocine de synthèse par voie intraveineuse, mais le couple confie au médecin qu'il préférerait d'abord essayer la stimulation des mamelons.

Le docteur Curtis ignore cette technique mais curieux, il accepte et n'a pas le temps d'avertir la sage-femme.

Il raconte ainsi la suite de l'histoire :

« A peu près vingt minutes après notre conversation, la sage-femme et moi-même sommes retournés dans la salle "nature" et avons découvert le mari pendu au sein de notre patiente, en train de le sucer avec enthousiasme tandis qu'un ami s'adonnait à la même occupation avec l'autre sein. A mes côtés, la sage-femme pâlit visiblement, m'agrippa le bras en quête de soutien, l'air très perturbé par ce comportement manifestement choquant. Nous sommes ressortis précipitamment pour débattre de la question et nous ressaisir avant de rentrer de nouveau pour évaluer la progression du travail. Étonnamment, le travail progressait maintenant rapidement, avec des contractions efficaces et une dilatation qui allait bon train. Deux heures plus tard, un petit garçon en bonne santé naissait sans difficulté. »

On sait aujourd'hui que la stimulation des mamelons permet de sécréter de l'ocytocine naturelle, phénomène observé au cours de l'allaitement.

Au cours de ses recherches, le docteur Curtis découvrit que cette méthode était utilisée traditionnellement depuis des siècles pour accélérer le travail dans différentes régions du monde.

Autre surprise : l'opposition qu'il rencontra quand il fit part de ses découvertes à ses collègues, tout à tour moqueurs, cyniques et puritains.

Il est 23h, on a commandé des pizzas. Je suis loin d'avoir terminé.

Eva, la seconde sage-femme, est arrivée.

Selon le protocole de l'expérimentation, une deuxième sage-femme doit être obligatoirement présente pendant l'accouchement. Plus particulièrement au moment de la délivrance, m'explique Eva en enfilant son pyjama. Pour prévenir les risques d'hémorragie. A deux, les gestes qui sauvent seront plus rapides.

Je vais dormir, dit-elle. Et elle s'éclipse dans l'autre chambre. Elle a eu plusieurs naissances cette semaine et doit garder ses forces.

Bruno est venu prendre une part de pizza. Peu proluxe il est reparti.

Marjolaine bâille comme un chat.

Je corrige le chapitre qui parle du premier cri et je lui demande si les bébés qui naissent au Calm hurlent comme dans tous les romans. La réponse qu'elle me donne sur les sons du nouveau-né est si jolie que je compose avec elle la dernière phrase de ce chapitre.

Elle verse de l'huile dans un flacon et retourne dans la chambre, masser Elsa.

J'accouche d'un livre, elle d'un enfant. Expulserons-nous au même moment ?

Comment imaginer que lors de l'accouchement, nous sommes censées vivre la même sensualité, la même bestialité, la même liberté de corps et de mouvement, le même lâcher prise qu'au cours de nos ébats sexuels ?

Je pense à ce génial court métrage espagnol montrant ce qui se passerait si un couple avait un rapport sexuel dans les mêmes conditions qu'une femme qui accouche à l'hôpital.

La performance, de Gabriella Pacini

<https://www.youtube.com/watch?v=72oyhUHgvhs>

La dimension sexuelle ne se résume pas à une simple excitation organique.

Pour la femme qui accouche, elle consiste avant tout à accepter d'être une femelle. Se laisser diriger par son cerveau reptilien. Accepter que ce n'est pas avec sa tête qu'elle ouvrira les os de son bassin. Laisser faire le corps.

Certaines femmes cependant parlent de jouir en accouchant.

La sensation du passage du bébé dans leur sexe leur procure un plaisir qu'elles n'ont jamais connu. Elles ont l'impression de surfer sur la vague d'un tsunami. Se sentent en harmonie avec l'énergie du monde.

Au delà du plaisir physique, elles ressentent une extase, un état de béatitude. Leur état de conscience se modifie.

Sans aller jusque là, d'autres vivent simplement l'ivresse et l'euphorie.

Le film *Orgasmic Birth*, étrangement beau, montre une femme traversée par cet état extatique.

<https://www.youtube.com/watch?v=vGGY39e0jJI>

Orgasmic birth

La femme qui jouit en accouchant n'ose en parler. Est-elle normale ? Ne devrait-elle pas avoir honte ? Le sujet n'est-il de toutes façons pas trop intime ? Et son homme ne risquerait-il pas d'être jaloux ?

La plupart des professionnels de la naissance ignorent qu'une naissance orgasmique est possible.

Quant à ceux qui le savent, ils redoutent, à juste titre, de susciter de faux espoirs et que les femmes qui « n'y arrivent pas » se sentent lésées.

Eva vient boire de l'eau. Il est trois heures du matin. Elle n'arrive pas à dormir.

J'ai terminé mes corrections. Je range les livres en traînant. Espérant encore que le bébé vienne.

Trois heures vingt-cinq. Je marche dans la nuit.

Le lendemain, j'apprendrai que le bébé est arrivé à trois heures cinquante-cinq.

Comment ça s'est passé, comment Elsa a-t-elle vécu la traversée ?

Peut-être lui demanderai-je quand je la reverrai.

Et a-t-elle eu du plaisir ?

Oserai-je lui demander ?

* Isabelle Fruchart, *Mise au monde, l'enfantement en littérature*, édition Emoticourt, 2016

** à ce sujet, lire la première chronique

*** Sophie Adriansen & Jean-Marie Lau, *Naître et grandir en musique*, éditions Télémaque, 2016

**** Ina May Gaskin, *Le guide de la naissance naturelle*, Mama édition, 2015.

EPISODE 5 – MAI

LE PERE

A l'occasion de la Semaine Mondiale de l'Accouchement Respecté, mon essai est paru. *Mise au monde*, sur le traitement de l'accouchement dans la littérature, aux éditions Émoticourt. *

Je l'ai découpé en soixante-neuf petites parties. Chacune évoquant un archétype auquel se frotte et se confronte celle qui accouche : hôpital, médecin, douleur, cri, animalité, mourir, césarienne, naître fille ...

Je vous livre ici le chapitre sur le père. Tel qu'il est vu dans les romans.

« Son corps, à un moment, ou du moins sa semence, a été dans cette femme. Une part de lui-même est à l'intérieur de ce corps.

Mais le père est longtemps tenu à l'écart et chez John Steinbeck dans *A l'est d'Eden*, il va prendre « une bonne cuite ». Sa femme ne se montre à lui « qu'une fois le lit refait » (*Le destin des jumeaux Fabrègues*), et s'il désire rester, le médecin le met à la porte, même encore aujourd'hui : « Sortez monsieur, hurle-t-il, les yeux exorbités, le cou tendu comme une tortue prise de panique », à Philippe Jaenada dans *Le cosmonaute*.

Il se sent impuissant et bête (*Le destin des jumeaux Fabrègues*), a le sentiment d'être « un gros poids mort » (*Le cosmonaute*), et tel Julien Blanc-Gras dans *In utero*, il n'a d'autre ressource que de rafraîchir au brumisateur le visage de sa compagne.

Il est impatient. Décrit par Tolstoï dans *Anna Karénine*, il n'accepte pas que le médecin, le jour venu, prenne le temps de faire sa toilette au lieu de rappliquer. Et menace la sage-femme d'appeler le médecin parce que, selon lui, les douleurs devraient cesser (surtout la sienne) (*Les accoucheuses*).

Il est parfois tête à claques, se fait beurrer des tartines en pleine nuit par sa femme perdant les eaux, et ne souhaite pas poireauter en l'écoutant « gémir comme une chamelle » (*Au début*).

Il doit attendre 1952 et la fameuse méthode d'accouchement « sans douleur », pour être convié. Jusque là, les hommes se replient dans la salle d'attente : « hébétés, hirsutes, fumant des mégots ». Se jaugeant les uns les autres : celui-ci se vante du nombre d'heures de travail de sa femme, y trouvant une absurde consolation (*Pleins de vie*). Celui-là, fier d'avoir assisté à l'accouchement de la sienne, « passe avec dédain » devant l'homme qui attend dans le couloir (*Le baiser dans la nuque*).

Il culpabilise dès lors qu'il pense à autre chose (*Anna Karénine*) ou qu'il s'éloigne de l'hôpital (*Pleins de vie*). Et se sent seul, comme Denis Marquet dans *Père* : « Je voudrais avoir ma part à l'effort ultime de te faire naître. Je ne peux que vous accompagner de loin. Je ne peux qu'être là. C'est beaucoup, mais c'est trop peu. »

Il est perméable aux douleurs de sa femme. Comparant les outils du médecin à des instruments de torture destinés à « arracher des langues, des ongles, des aveux », tel Pierre Péju dans *La vision du père*, il se laisse impressionner.

Et « furieux contre lui-même » (*Pleins de vie*), se fait « offrir des pilules » par le médecin (*Anna Karénine*). L'entendant crier « On n'y arrivera pas bordel de merde ! », il s'écroule au sol (*Le cosmonaute*). Au spectacle de l'épisiotomie, il tombe évanoui, raconte Eliette Abecassis dans *Un heureux événement*. Et il se laisse gagner par les hormones, flottant dans une bulle « qui n'appartient plus tout à fait au réel » (*In Utero*).

Il devient mystique, se surprend à prier dans son bureau (*Anna Karénine*) ou fond en larmes dans une chapelle (*Pleins de vie*).

Depuis 68, sa présence s'est généralisée. Quitte à ce que la sage-femme lui impose d'être là, « tenant un broc d'eau » (*Au début*). Au Mexique, derrière le hamac, il pousse avec sa femme (*La naissance, un voyage*).

Quand la tête apparaît, l'un réalise soudain que sa femme « est un mammifère » (*Un baiser dans la nuque*). L'autre préfère rester derrière sous prétexte de « conserver une vie sexuelle » (*In Utero*). Cet autre à ce moment précis, est au-delà d'une émotion possible, « au-delà du goût et du dégoût. La chair, déployée, suppliciée, ne s'offre pas à mon regard comme un objet, il n'y a rien là que je pourrais agréer ou récuser. C'est la vie elle-même qui se donne, le sublime et terrifiant mystère de la vie, et la vie ne me demande pas mon avis. » (*Père*)

La femme le regarde avec suspicion. Telle Catherine Cusset dans *Vous ne pourrez jamais avoir de bébé, vous !* elle se prend à le haïr de ne pas « jouer son rôle de coach ». Mais elle repousse ses gestes, « injuste et insolente » (*Avoir un corps*).

Se montrer devant lui le sexe béant est une « erreur monumentale » (*Un heureux événement*). « Oubliera-t-il cette image ? » (*La femme gelée*)

Comment feront-ils après, pour se parler ? demande Agnès Desarthe dans *Les mois, les heures et les minutes* : « Moi je l'aurai fait et lui pas. L'inégalité à jamais. Toi qui voulais tout partager. C'est du joli. »

Que partager en vérité ? Quelle intimité ? Jusqu'où ? N'est-ce pas la même question, lorsque je fais l'amour ? » *

Conjointement, un autre livre est paru, *Calmement*, recueil de récits de naissances issus de l'atelier d'écriture que j'ai proposé au Calm. Auto-édité. (Je salue ici Hôtel Architecte pour la maquette et la couverture) **

Parmi les dix-neuf récits, je vous en ai choisi un :

« Hymne au phallus

Il. Deux bâtons verticaux dont la taille diffère de quelques nanomillimètres. Le premier trait est légèrement plus court que le second, un peu comme son sexe lorsqu'il a appris que j'étais enceinte. Il s'est rétracté. Ce magnifique pénis que j'ai toujours aimé sentir en puissance, dans

ma bouche, mes mains, mon vagin, avait soudainement perdu de sa splendeur. LA peur. Je ne l'ai pas vue de mes yeux, je n'ai pas pu la toucher non plus. Mais je l'ai sentie très fort s'installer entre nous. Elle l'avait amoindri. D'un IL conquérant, il était devenu en une fraction de seconde un Il qui cherche l'effacement, voire un il. Avec ce point de décrochage au-dessus de la tête. La première fois que je l'ai rencontré, j'ai tout de suite vu en lui ce Il évolutif. Celui qui, de notre moissonneuse-batteuse initiale – celle dans laquelle j'ai découvert son sexe pour la première fois-, allait s'étirer jusqu'à élever mes enfants haut, vers ses montagnes qu'il admire tant. Dès nos débuts, *il* a pourtant eu tendance à préférer l'italique. Il penchait sérieusement vers la sortie. Le paroxysme de ce mouvement naturel étant ce moment abrupt où je lui ai demandé de déchiffrer le test de grossesse sur lequel je venais de pisser. A sa tête déconfite j'ai compris une chose. Il était devenu père de la même façon qu'il avait eu mon 06: sans me le demander. Le point au-dessus du i, le mini-i –le mini-lui ?-, était instantanément devenu comme une épée de Damoclès qui menaçait de terrasser l'homme en pleine construction. Ça n'était pourtant qu'un point sur le i.

Normalement, la grossesse allait être ce moment où il se rassemblerait, où les deux segments de cette lettre minuscule se gonfleraient peu à peu du désir de l'inconnu.

Mais au lieu de ça, il s'est tassé. Son sexe a disparu de la scène. Ses réflexions autour de la nécessité (ou non) de s'aimer dans une famille l'ont alourdi. *il* est devenu un caractère gras, tandis que j'atteignais gentiment le poids de Roger Federer, son idole. Mes allures de tennisman –version baleine- n'éveillaient aucun désir en lui, elles ne le faisaient même pas rire. *il* se réduisait à vue d'œil au seul point qui ponctuait la lettre qui le désigne. *il* était microscopique quand je devenais gargantuesque. Et malgré le fait que je prenais toute la place dans le lit, *il* ne me voyait plus.

Une nuit, alors que mon huitième mois bien entamé me tenait éveillée, Il se dressa sur son séant d'un seul tenant, s'étira, me regarda droit dans les yeux et se rallongea endormi. Le lendemain de cette scène somnambulique, je le vis me voir. Enfin. Il était entier. Rassemblé. Son ascension vers sa descendance commença.

Il en toucha le premier point culminant lors de l'accouchement, moment intense où l'homme se sent généralement impuissant face au visage contracté de douleur de la femme en travail. Probable qu'il ait lui aussi vécu ce trou d'air mais ce qui compte c'est ce que j'ai vu :

Je l'ai vu, lui, traverser cet interstice qui sépare le I du I. Il n'a pas sauté dans le vide les yeux fermés. Non. En bon architecte, Il a rehaussé la première lettre pour la mettre à la même hauteur que la deuxième. Double phallus : surpuissance ! Je ne sais plus si cela s'est fait lorsqu'il a jailli hors de chez nous pour arrêter le bus qui nous emmènerait au CALM ou quand, par 3°C, il errait pieds nus dans la rue Lasson, enfermé dehors à l'aube, cherchant une porte pour venir me retrouver. Il est clairement devenu égal à lui-même dans l'un de ces instants. Puis, Il a bâti un pont entre les deux mâts (certainement lorsqu'il a pris son enfant dans ses bras pour la première fois). Et naturellement, Il est devenu H. Hugo. » **

Quelques-uns de ces textes ont été lus au cours de la soirée *Raconter l'enfantement* organisée le 19 mai.

Cette soirée fut une sorte de transe, de cérémonie. Comme si les auteurs, après avoir accouché une première fois dans leur corps et une deuxième fois dans l'écriture, accouchaient une troisième fois, par la parole.

Nous étions pris dans un vortex. Le sujet dont nous parlions concernant tout un chacun, qu'on soit femme ou homme, parent ou non, simplement parce que nous sommes tous nés un jour. Nous étions reliés à la nuit des temps.

Mettre au monde n'est pas qu'une affaire de femmes.

Si nous voulons que la maternité ne soit plus reléguée sur le bas-côté comme un sujet dérangeant, mais remise au centre de nos vies, conjointement à nos activités professionnelles, nous ne pourrons y arriver qu'avec les autres. Avec les hommes. Ensemble.

Comment font les Suédoises et les Suédois ?

* *Mise au monde*, éditions Émotocourt, 2016, 10 euros.

Pour commander en ligne :

<http://www.emotocourt.fr/produit/54/9782823901115/Mise%20au%20monde>

** *Calmement*, 2016, 7 euros.

Pour commander en ligne : Calmementcalmement@gmail.com

EPISODE 6 - JUIN

TOURNER LA PAGE

Aujourd'hui je range mon bureau. Les livres que je tenais à portée de ma main pendant ma résidence émigrent sur les étagères, je fais place nette.

Une nouvelle pile m'attend, pour le plaisir. Quoi que l'expression soit injuste. Pour le plaisir. Comme si cette année je n'en avais pas eu.

Après l'été, nouveaux projets, nouvelles lectures. Mais le livre est-il un objet jetable ? Les cycles se suivent. Les lectures coulent en moi tel un torrent qui charrie tout type de nourritures, pauvres et riches, que je digère et que j'oublie, mais qui, tapies dans une cellule, sont prêtes à s'allumer à la moindre étincelle. Pensées devenues miennes.

J'ai parlé ici de mes lectures sur la naissance, mais pourrais-je clore ma dernière chronique sans parler de celles qui ont pris leurs quartiers sous ma peau ? Laisser les livres prendre la poussière et infuser en moi, secrètement ?

J'ai déjà cité *Le bébé est un mammifère* de Michel Odent :

« Voltaire : un monde qui finit. Rousseau : un monde qui commence. Cette prophétie de Goethe prend toute sa signification lorsqu'on s'interroge sur la naissance de l'être humain. C'est alors que la redécouverte de nos racines animales apparaît comme nécessaire, voire urgente. »

Ainsi que *J'accouche bientôt que faire de la douleur* de Maïtie Trélaün :

« Pour accéder à la mer, la femme doit passer par la rivière. » Elle peut alors choisir soit de *« s'accrocher à la berge »* soit de *« se laisser emporter par le courant. La distance que la femme a à parcourir est la même dans les deux cas, mais ce sera beaucoup plus rapide si elle se jette à l'eau. »*

Ont compté aussi :

Sorcières sages-femmes et infirmières de Barbara Ehrenreich et Deirdre English, pour ne pas oublier la répression dont furent l'objet les femmes soignantes par l'institution médicale à travers l'histoire.

La naissance naturelle d'Ina May Gaskin, « invitation à découvrir les véritables facultés du corps de la femme pendant le travail et l'accouchement ».

Journal de la création de Nancy Huston : *« Pendant des millénaires, tout paraissait simple : aux hommes la création, aux femmes la procréation ; aux hommes l'esprit et aux femmes le corps. L'émancipation féminine a bousculé cette distribution des rôles et mis à mal des métaphores*

séculaires : la muse féminine, l'œuvre d'art comme amante ou comme "enfant" de l'artiste ... »

Au monde de Chantal Birman :

« Je t'ai vue prendre la route solitaire qui te conduit à l'événement qui t'attend : mettre ton enfant au monde. Mais mettre un enfant au monde c'est quoi ? À ce moment-là tu le sais parfaitement : c'est de ta propre mort qu'il s'agit. Parce que pour donner la vie, il faut mourir un peu et moi, sage-femme, je vais t'aider à le faire. C'est dans cette négociation avec sa propre mort qu'une femme accouche. Lorsqu'on en a parlé en cours de préparation, tu l'as enfoui, tu ne voyais pas très bien à quoi ça correspondait. Mais au fond de toi, tu l'as toujours su. Toutes les femmes le savent avant même d'accoucher. Il n'est d'ailleurs pas utile d'avoir accouché pour le savoir.

Alors, comment fait une sage-femme pour aider une femme à mourir sans le formuler ainsi ? Il faut aller rejoindre la femme à l'endroit où elle se trouve, apeurée, seule, et doucement, glisser la main dans la sienne. C'est une image, bien sûr. Mais c'est bien exactement ce que dit ma présence auprès de toi. »

Quant à la centaine de romans lus pour mon essai, deux poignées d'entre eux régénèrent mon oxygène.

Parce qu'elle transcende la situation et transmet que oui, même dépossédée ou maltraitée, on peut vivre l'événement depuis une intériorité, un espace de liberté que personne ne viendra vous voler : Annie Leclerc, *Parole de femme*.

Parce qu'il joue le jeu de plonger au cœur de l'instant présent et de ses sensations sans jamais se juger : Denis Marquet, *Père*.

Parce qu'elle m'a beaucoup appris sur la femme qui met au monde par césarienne : Nathalie Azoulay, *Mère agitée*.

Parce qu'il est le seul à prendre autant de liberté vis à vis de ses pairs gynécologues : Martin Winckler, *Le chœur des femmes*.

Parce qu'elle crée si bien l'empathie avec ce couple d'anglais atypiques et cette histoire d'enfant dérangeante : Doris Lessing, *Le cinquième enfant*.

Parce que sa description de Marie mettant Jésus au monde est d'une sensualité qui rend la chair sacrée : Erri De Luca, *Au nom de la mère*.

Pour sa curiosité, sa drôlerie, sa manière d'accoucher comme une exploratrice : Agnès Desarthe, *Les mois, les heures et les minutes*.

Parce qu'elle nous ouvre son chemin de vie et de conscience, généreuse et droite dans ses bottes : Camille Laurens, *Abandonnés*.

Parce qu'il secoue nos préjugés sur l'enfant de sept ans qui accouche sa mère : Gérard Depardieu, *Ça s'est passé comme ça*.

Parce que ce portrait d'homme au moment où sa femme accouche en 1877 n'a pas pris une ride : Leon Tolstoï, *Anna Karénine*.

Et s'il n'avait un je-ne-sais-quoi d'irrésistible, je le garderais pour moi :

« Depuis qu'en s'éveillant il avait compris la situation, Levine, bien décidé à soutenir le courage de sa femme, s'était promis de renfermer ses impressions et de contenir son cœur à deux mains ; ignorant la durée possible de cette épreuve, il croyait s'être fixé un terme considérable en prenant la résolution de tenir bon pendant cinq heures. Mais, quand en rentrant au bout d'une heure il trouva Kitty souffrant toujours, la crainte de ne pouvoir résister au spectacle de ces tortures s'empara de lui, et il se prit à invoquer le ciel afin de ne pas défaillir. Cinq heures s'écoulèrent, l'état restait le même, et, le cœur déchiré, il vit sa terreur grandir avec les souffrances de Kitty ; peu à peu les conditions habituelles de la vie disparurent, la notion du temps cessa d'exister, et, selon que sa femme se cramponnait fiévreusement à lui, ou qu'elle le repoussait avec un gémissement, les minutes lui semblèrent des heures, ou les heures des minutes. Lorsque la sage-femme demanda de la lumière, il fut tout surpris de voir le soir arrivé. Comment cette journée avait-elle passé ? il n'aurait su le dire ; (...) Les entrées, les sorties, tout se confondait dans sa pensée ; la princesse et Dolly se trouvaient avec lui dans la chambre de Kitty, puis tout à coup ils étaient tous transportés dans un salon où une table servie faisait son apparition.

On l'employait à remplir des commissions ; il déménageait avec précaution des divans, des tables, et apprenait qu'il venait de préparer son propre lit pour la nuit. On l'envoyait demander quelque chose au docteur, et celui-ci lui répondait et lui parlait des désordres impardonnables de la Douma ; il se transportait chez la princesse, décrochait une image sainte dans sa chambre avec l'aide d'une vieille camériste, y brisait une petite lampe, et entendait la vieille bonne le consoler de cet accident, et l'encourager au sujet de sa femme. Comment tout cela était arrivé ?

Pourquoi la princesse lui prenait-elle la main d'un air de compassion ? Pourquoi Dolly cherchait-elle à le faire manger avec forces raisonnements ? Pourquoi le docteur lui-même lui offrait-il des pilules en le regardant gravement ? »

Parce qu'elle met en mots les traversées douloureuses mais aussi l'animalité et la sauvagerie assumées et qu'elle est le coup de foudre de ma résidence : Julie Bonnie, *Chambre 2* :

« J'y ai vu des fantômes, des femmes qui n'avaient plus de volonté de femme, des femmes manipulées, des femmes qui subissaient la maternité. (...)

J'y ai vu des femmes sans visage.

J'y ai vu des femmes sans cheveux.

J'y ai vu des femmes brisées par la peur.

J'y ai vu des femmes, pourtant. Toujours.

Mais j'ai bien compris que ce n'est pas mon boulot de dire ou même de penser quoi que ce soit. Je fais très bien comme si je ne voyais pas, comme si c'était possible de ne pas voir ce qui cherche tant à se montrer.

Je leur parle comme si de rien n'était. Je suis une femme respectueuse de tout.

Je souris à des cadavres, je regarde dans les yeux des esclaves.

J'étais nue, tous les soirs. Pour des femmes et des hommes.

J'ai exposé mon corps comme la plus respectée et la plus noble des choses du monde.

Alors, évidemment, il y a une sorte d'électricité qui passe entre nous. Des éclairs de vagins et de seins, des orages d'ocytocine, des pôles positifs et négatifs de menstrues, des explosions de progestérone. »

Aujourd'hui je range mon bureau.

Après l'été, d'autres projets, d'autres lectures.

Mais vais-je tourner la page ?

Accouchement, naissance, maternité, parentalité, féminisme, équilibre masculin-féminin ...

Je ne fermerai rien, ne passerai pas à autre chose.

Ma résidence au Calm, je n'en reviendrai pas ...

Bibliographie :

Isabelle FRUCHART, *Mise au monde*, éd. Émotocourt, 2016, livre papier ou numérique, disponible ici : <http://www.emotocourt.fr/produit/54/9782823901115/Mise%20au%20monde>

Nathalie AZOULAI, *Mère agitée*, éd. Seuil, 2002

Chantal BIRMAN, *Au monde*, éd. de la Martinière /Points, 2003, p. 179

Julie BONNIE, *Chambre 2*, éd. Belfond /Pocket, 2013, p. 77-79

Erri DE LUCA, *Au nom de la mère*, éd. Gallimard, 2006

Gérard DEPARDIEU, *Ça s'est passé comme ça*, XO éd., 2014

Agnès DESARTHE, *"Les mois, les heures et les minutes"*, in Isabelle Lortholary, *Naissances*, éd. L'Iconoclaste, 2005

Barbara EHRENREICH et Deirdre ENGLISH, *Sorcières sages-femmes et infirmières*

Ina May GASKIN, *La naissance naturelle*, Mama éd., 2015, p. 13

Nancy HUSTON, *Journal de la création*, éd. Actes Sud/Babel, 1990, 4e de couverture

Camille LAURENS, *"Abandonnés"*, in Isabelle Lortholary, *Naissances*, éd. L'Iconoclaste, 2005

Annie LECLERC, *Parole de femme*, éd. Grasset, 1974

Doris LESSING, *Le cinquième enfant*, éd. Albin Michel/Le livre de Poche, 1988/2010

Denis MARQUET, *Père*, éd. Albin Michel, 2003

Michel ODENT, *Le bébé est un mammifère*, éd. L'instant présent, 2011, p. 15

Leon TOLSTOÏ, *Anna Karénine*, éd. Ebooks libres et gratuits, p. 458-459

Maïtie TRÉLAÛN, *J'accouche bientôt que faire de la douleur*, éd. Le souffle d'or, 2012, p. 83-84

Martin WINCKLER, *Le chœur des femmes*, éd. P.O.L/Folio, 2009